

La reproduction impossible

Entreprendre des études universitaires lorsqu'on est descendante d'immigrés maghrébins en Belgique

JOHANNA DE VILLERS
 Centre de Sociologie Générale
 Avenue Jeanne, 44-C.P. 124
 Université Libre de Bruxelles
 Belgique
 jodevill@ulb.ac.be

“Je me proposais pour être l'espoir et la réussite, le feu et le rire :
 “Écoute-moi, mère ! J'ai déjà appris le temps et apprivoisé le bruit. Il me reste à apprendre le français et tu verras, je serai médecin ou architecte, je serai ton bonheur et ta fierté. [...]. Au village, je n'avais pas le droit d'aller à l'école coranique pour apprendre la lecture et l'écriture. Parce que les filles sont laissées aux champs et à la ferme. Ici, il n'y a plus de bêtes, plus de champs, plus de fermes, plus d'école coranique. Ici, mère, les maisons sont les unes sur les autres, et les gens courent. Moi aussi, je vais me mettre à courir. Il faut que j'apprenne. Il faut que je commence l'école... [...]. Si je vais à l'école, je me tiendrai bien, je leur montrerai comment dansent les fleurs quand le vent est léger...”
 J'aimais observer le balancement des fleurs. Toutes sauvages et tendres. On ne les cueillait jamais.”

Tahar Ben Jelloun, *Les yeux baissés*, 1991, Paris, Seuil

Lorsqu'on aborde la question de la scolarité des descendants d'immigrés, c'est le plus souvent en termes d'échec, de violence scolaire, de relégation, de discriminations, de conflits culturels, de marginalisation ou encore de rapports sociaux et donc de reproduction sociale par le système scolaire. Si bon nombre de ces recherches sont nécessaires (à condition qu'elles soient posées de façon adéquate), on se penche peut-être trop rarement sur ceux qui s'inscrivent dans des trajectoires de réussite, voire de surclassement scolaire.

Il semble pourtant tout aussi important de découvrir les processus qui favorisent le succès scolaire que de se focaliser uniquement sur les processus qui mènent à l'exclusion des possibilités de promotion sociale par l'école. Par ailleurs, une autre inversion du regard semblait être utile, relative ici à la lexicologie. Je parlerai tout au long de cet article d'enfants, de descendants, de filles ou de fils d'immigrés. Ces différentes expressions servent à désigner ceux que l'on qualifie communément de "deuxième génération de l'immigration". Elles me sont apparues comme plus pertinentes, permettant entre autres de distinguer clairement entre la condition des parents (les immigrés) et celle de leurs enfants (descendants d'immigrés), tout en maintenant une indication sur la filiation. Elles permettent aussi, comme le souligne Guénif-Souilamas (2000), d'opérer une rupture sémantique et donc un renouvellement du regard sociologique posé sur l'objet.

C'est sur ces prémisses que j'ai mené une recherche sur les descendantes d'immigrés maghrébins qui avaient réussi des études universitaires. Il s'agissait principalement de trouver des éléments de réponse à la question suivante: Comment en vient-on à développer et à réaliser le projet de poursuivre des études universitaires lorsqu'on est fille d'immigrés maghrébins en Belgique? En d'autres termes, il s'agissait de chercher à comprendre ce qui avait permis à ces jeunes femmes d'accomplir des trajectoires scolaires auxquelles nulle "détermination" sociale, économique ou culturelle ne les avait apparemment prédisposées.

L'étude a porté ainsi sur les parcours de jeunes femmes, descendantes de migrants maghrébins —de ces premiers migrants arrivés autour des années 1960 et 1970— menant à la formulation et à la réalisation du projet de faire des études universitaires. La problématique s'est articulée à l'hypothèse d'une double reproduction impossible pour ces jeunes femmes, liée, d'une part, à la volonté de sortir de conditions socio-économiques défavorables et, d'autre part, à leur désir de rompre avec le statut "traditionnel" de la femme maghrébine, souvent porté par leurs mères. Cette double impossibilité doit également être comprise en regard d'une double domination subie: en tant que filles d'immigrés, elles appartiennent à un groupe (les immigrés) socialement dominé et, en tant que femmes, elles sont prises dans les rets de la domination de genre. La double reproduction impossible constituerait ainsi une manière de répondre, sous la forme du refus, à cette double domination.

Cet article présente certains résultats de l'enquête réalisée entre 1995 et 1996 en région bruxelloise.

L'immigration maghrébine et la conjoncture belge

Comme la plupart des pays d'Europe septentrionale, la Belgique du XX^e siècle est un pays de forte immigration. Celle des Maghrébins en Belgique entre dans le schéma classique de l'immigration de travailleurs de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle a été encadrée par une gestion étatique, sous la forme principale de la signature d'accords bilatéraux, remontant au début des années 1960. Depuis, le nombre de Maghrébins n'a cessé de croître jusqu'au début des années 1990. À cette période le groupe des Marocains représentait le deuxième groupe étranger en Belgique, après les Italiens. Cette immigration maghrébine a donc été, et demeure, principalement marocaine, malgré les accords bilatéraux conclus avec la Tunisie et l'Algérie. Par rapport aux décennies précédentes, les motivations politiques belges à l'immigration dans les années 1960 étaient quelque peu différentes: il ne s'agissait plus uniquement de combler un manque de main-d'œuvre, il s'agissait aussi de répondre à des préoccupations démographiques et, notamment, au déclin démographique de la Wallonie. Ce souci a eu pour conséquence la promotion par les autorités belges, en l'occurrence le Ministère du travail, d'une politique d'immigration familiale. En promouvant une politique de regroupement familial, la logique de "production", faire venir de la main-d'œuvre, qui dominait jusqu'alors a été doublée par une nouvelle logique, celle de la "reproduction", faire venir des femmes afin de maintenir la croissance démographique et de reproduire une main-d'œuvre apparemment nécessaire. Cette immigration maghrébine a donc été très rapidement familiale; ainsi, par la force des choses, elle a vite présenté un caractère durable, du moins de ce "provisoire durable" dont parlait Sayad (1977) pour caractériser le troisième âge de l'immigration algérienne en France, période où la communauté algérienne s'y autonomise par rapport à la communauté de l'â-bas, en Algérie, et trouve désormais en elle-même les principes de sa propre cohésion. Avec l'arrivée des femmes et des enfants, la stabilisation devient inéluctable, les liens se distendent avec le pays d'origine, les enfants s'inscrivent progressivement dans la société par le biais de la scolarisation. Pour les familles, cette stabilisation engage à un réaménagement du projet migratoire initial. Il n'est plus question d'une accumulation rapide de capital dans l'optique d'un retour au pays; il faut désormais penser ce projet dans le moyen terme et en y incluant l'avenir des enfants.

Voici donc ces parents immigrés confrontés à la gestion de la présence des enfants dans l'immigration. Or, parmi ces enfants, il y a les filles. Sans entrer dans une analyse détaillée de la place de la femme et de la fille dans la culture et la société maghrébines, rappelons que dans ce système communautaire, patrilineaire et endogame, la femme occupe une position centrale: elle

incarne à la fois une valeur essentielle, celle de la mère, garante de la perpétuation de la lignée, et le déshonneur potentiel, celui de la femme suspecte, dangereuse, qui doit être contrôlée jusque dans sa plus grande intimité, c'est-à-dire sa virginité (Boudhiba 1975). L'émigration des femmes et, pire, la naissance de filles en terre étrangère symbolisent véritablement la "faute" de l'émigration (Lacoste-Dujardin 1992, Sayad 1999). En effet, dans les premiers temps, l'émigration n'était socialement justifiée que lorsqu'elle touchait des hommes seuls, quittant provisoirement leur terre afin d'accumuler un capital destiné à être renvoyé au pays; l'ancrage des émigrés restait le pays d'origine. L'émigration des femmes provoque non seulement un déplacement du point d'ancrage des émigrés-immigrés vers le pays d'immigration, ce qui provoque directement une perte de rentrées de capitaux profitables à la communauté d'origine, mais surtout, elle rappelle la réprobation des déplacements féminins en terre étrangère et, pire, elle préfigure la potentialité (qui devient vite réalité) de voir naître des enfants en terre non musulmane.

Ce bref détour par l'histoire de l'émigration-immigration permet de saisir ce que représente la vie familiale dans l'immigration, en termes de reformulation du projet migratoire initial, de déstructuration-restructuration de l'organisation familiale, de rapports intergénérationnels et de rapports de genre. Il permet aussi de mieux comprendre les enjeux liés à la scolarisation des filles dans l'immigration.

Scolarité des descendants d'immigrés maghrébins : entre discriminations et mobilisation

Un constat relatif aux taux d'échecs selon les origines anime diverses études tant belges que françaises : globalement, les enfants d'immigrés maghrébins ne se distinguent pas par des taux plus élevés que l'ensemble des jeunes dont les parents ont des statuts socioprofessionnels équivalents. Si bon nombre s'inscrivent dans des parcours d'échec, ceux-ci peuvent être largement expliqués par leur origine sociale et des processus de discrimination. Ce constat mérite quelques éclaircissements.

À première vue, les enquêtes montrent que les enfants d'immigrés connaissaient proportionnellement des taux d'échec plus importants que les enfants "belges" (échecs entendus en termes de redoublement ou de réorientation vers les filières techniques et surtout professionnelles de l'enseignement secondaire). Cet article n'entre pas dans l'analyse détaillée de ce phénomène d'échec, mais en souligne deux aspects qui semblent importants. Primo, une enquête menée il y a quelques années en région bruxelloise (Ouali & Rea 1994) a montré l'effet d'un double processus de discrimination

qui joue sur la réorientation scolaire : les filles, en général, et les jeunes dont les parents sont originaires d'un pays hors de l'Union Européenne (UE) sont plus fréquemment orientés vers les filières professionnelles, voies ordinaires de relégation scolaire. Secundo, cette même enquête montre que si l'on considère l'origine sociale, les différences de performances scolaires s'estompent : à origine sociale similaire et conditions institutionnelles identiques (c'est-à-dire dans le même type d'enseignement et d'établissement), les performances scolaires des jeunes d'origine étrangère, quelle que soit l'origine, se rapprochent de celles des "Belges" et peuvent même être meilleures. Notons que certaines observations faites pour la France vont dans le même sens. Une enquête sur les enfants d'immigrés dans l'école et le collège en France aboutit à cette conclusion : "D'une part, les enfants d'immigrés comptent parmi les élèves qui encourent les plus grands risques de difficultés ou d'échecs scolaires, d'orientation vers les filières peu prestigieuses du système éducatif comme de sortie précoce de celui-ci. D'autre part, lorsque l'analyse statistique est utilisée pour démêler l'écheveau des influences et séparer ce qui tient en propre de l'origine nationale de ce qui relève des caractéristiques objectives du milieu familial et social, cette première conclusion doit être renversée : au sein des populations défavorisées, les enfants d'immigrés sont en moyenne inscrits dans une trajectoire scolaire plus positive que les autres élèves. Enfin, l'explication principale de ce dernier résultat est à rechercher dans les aspirations éducatives plus fortes et les demandes d'orientation plus ambitieuses qu'expriment les familles immigrées, comparativement aux autres familles dotées des mêmes ressources matérielles et culturelles." (Vallet & Caille 2000, 293).

Concernant l'inscription dans les études supérieures, universitaires ou non, ces enquêtes menées en Belgique comme en France convergent vers le double constat suivant. À la sortie du secondaire et à un niveau de certification équivalent, une double différenciation apparaît. D'abord, en fonction du sexe : les filles ont davantage le projet de poursuivre des études et réalisent plus souvent ce projet. Ensuite, en fonction de la nationalité : les enfants d'immigrés non issus de l'Union Européenne (et surtout de l'immigration maghrébine) privilégient la poursuite des études à l'inscription sur le marché du travail, alors que les enfants d'immigrés venant de l'UE ont tendance à préférer l'entrée sur le marché de l'emploi.

Trois hypothèses peuvent être avancées pour expliquer cette double différenciation. Primo, l'investissement scolaire peut être motivé comme moyen d'accroître ses chances d'inscription sur le marché du travail, marché moins favorable, voire discriminatoire, pour les femmes et les enfants d'immigrés non issus de l'UE. Secundo, l'opposition entre les enfants d'immigrés marocains et les enfants d'immigrés italiens, soulignée par Ouali & Rea (1994) pour Bruxelles, peut être rapprochée de l'opposition observée en France par

Abou Sada & Zeroulou (1993) entre les enfants d'immigrés algériens et les enfants d'immigrés portugais : les premiers conçoivent la réussite sociale à travers la réussite scolaire, les seconds insistent sur l'accumulation d'un capital économique via l'entrée précoce sur le marché du travail. Tertio, les filles et les descendants d'immigrés qui restent dans les filières générales en dépit de la double logique de discrimination, en raison du sexe et de l'origine nationale, sont sans doute sursélectionnés, c'est-à-dire que seuls les meilleurs restent.

Concernant la réussite à l'université, les taux d'échec et d'abandon sont plus élevés chez les étudiants d'origine étrangère. Les filles, dont les taux d'inscription à l'université rejoignent ceux des garçons, réussissent globalement mieux qu'eux, mais se concentrent dans certaines filières traditionnellement féminines. Les études scientifiques et techniques restent majoritairement masculines.

À travers ces quelques constats, nous voyons donc qu'il est possible d'aborder la scolarité des descendants d'immigrés en termes de réussite scolaire et en particulier de ceux issus de l'immigration maghrébine où un effort de scolarisation apparaît. Effort remarquable si l'on considère le niveau de scolarité et le statut socioprofessionnel des parents immigrés maghrébins (population peu ou pas scolarisée et majoritairement ouvrière). Selon les résultats des enquêtes précitées, le groupe "maghrébin" se caractériserait par une conception de la réussite sociale envisagée à travers la réussite scolaire.

Les logiques discriminantes découlant de la stigmatisation ethnique et de l'appartenance au sexe féminin, doublées des logiques de domination scolaire des classes défavorisées, n'empêchent pas l'inscription d'un certain nombre de filles d'immigrés maghrébins dans des trajectoires scolaires ascendantes.

Nous allons maintenant voir, d'une part, comment les parents immigrés maghrébins peuvent jouer un rôle dans la réussite scolaire de leurs filles et, d'autre part, ce que leurs filles développent comme espoirs et motivations face à la réussite scolaire et universitaire.

Trajectoires migratoires et attitudes parentales

L'essentiel des réaménagements qui affectent la famille immigrée sont introduits par la scolarisation des enfants. Les parents immigrés ont été très faiblement scolarisés. Cela implique que les parents ne sont pas outillés pour suivre la scolarité de leurs enfants, qu'ils ont une méconnaissance profonde de la culture scolaire et de certains enjeux propres à la scolarité. En outre, cet état de fait entraîne un déséquilibre dans les relations parents-enfants, une inversion des rôles, un bouleversement dans l'ordre de la filia-

tion, car les enfants vont rapidement être plus instruits que leurs parents. Cependant, comme nous venons de le voir, en dépit de la méconnaissance de l'école par les parents immigrés maghrébins et de certaines réticences prévisibles face à la scolarisation des enfants dans l'immigration, certaines études ont montré qu'ils ont en majorité un rapport positif à l'école et voient d'un bon œil la scolarisation de leurs enfants, des fils en particulier.

Dans la recherche que j'ai entreprise, ce constat a pu être en partie vérifié. Je cherchais en effet à mettre au jour des processus qui permettraient de comprendre les trajectoires de réussite scolaires des filles d'immigrés maghrébins. Pour ce faire, j'ai mené une enquête de terrain qui consistait à recueillir et analyser le récit de vie de jeunes femmes qui avaient terminé leurs études universitaires (méthode biographique). Je leur ai donc demandé de me raconter leur histoire et tout particulièrement comment elles en étaient arrivées à développer et à réaliser le projet de faire des études universitaires. Cette narration était ouverte par la question suivante: "Je voudrais savoir comment vous en êtes arrivée à faire des études universitaires et ce que cela a représenté pour vous et pour vos parents?". Suivait alors toute une série de thèmes à aborder lors de l'entretien (la scolarité, les parents, l'éducation, la place dans la fratrie, le présent, l'avenir personnel, familial et professionnel, etc.). Cependant, la question de la validité de cette méthode demeure: que valent des résultats produits face à une population sur sélectionnée, par sa réussite scolaire et par la manière dont j'ai construit mon échantillon, produisant souvent un discours marqué par son bagage universitaire (capacité d'analyse, posture critique, réflexivité...)? D'abord, parce qu'ils concernent précisément une population sursélectionnée par sa réussite scolaire, ces résultats peuvent être considérés comme caractéristiques du phénomène de surclassement scolaire des filles d'immigrés maghrébins. Ensuite, si ces résultats ne peuvent être généralisés comme tels à l'ensemble des descendants de migrants maghrébins, ils éclairent — dans la mesure où ils rendent compte de la trajectoire singulière d'une catégorie minoritaire mais vivant de manière aiguë les divergences entre les processus de socialisation qu'elle traverse— la problématique de la transmission de projet et de la filiation, ainsi que les nouvelles identités sociales pouvant émerger conséquemment à l'immigration. Enfin, ces résultats n'ont pas été traités isolément, ils ont été confrontés à des outils théoriques, à des concepts analytiques et aux résultats d'études analogues.

Cette recherche m'a conduite à proposer le schéma suivant: le projet migratoire initial, formulé par le père, est orienté vers l'accumulation d'un capital économique dans l'idée d'un retour rapide au pays d'origine; avec la stabilisation en Belgique et le regroupement familial, ce projet se modifie et se réoriente vers la réussite sociale des enfants dans l'immigration. Cette reformulation du projet migratoire est bien entendu variable, mais dans bon

nombre de cas il peut être réorienté vers la réussite scolaire des enfants, y compris des filles. Dans les entretiens, trois cas de figure sont repérables, caractérisant les projets parentaux face aux filles et plus particulièrement le rapport à la poursuite d'études.

Dans le premier cas, ces jeunes femmes ont bénéficié du soutien de leur père. Ces pères ont souhaité investir dans la scolarité de tous leurs enfants. Ils ont accepté et encouragé la scolarisation de leurs filles, déterminées à réussir, d'autant plus fortement que cette volonté semblait absente chez leurs fils. On voit ici que cet investissement scolaire est porteur d'ambivalence car il se fait par l'inversion des rôles entre les fils et les filles. En bref, dans ce cas, les filles ont pris la place de leurs frères auprès de leurs pères. Ainsi une de ces jeunes femmes explique sa motivation première à réussir à l'école et à accéder à l'université par sa révolte contre l'inégalité qui régnait entre les filles et les fils et par la volonté de sortir de son milieu. Elle impose progressivement l'image d'une fille qui peut remplir auprès de ses parents le rôle d'un fils. Elle témoigne aussi de cette inversion des rôles dans le regard des parents, de son père surtout qui ne peut pleinement reconnaître la réussite de sa fille parce qu'elle est une fille: "Peut-être que mon père, finalement, il a été déçu par mes frères, il espérait qu'ils feraient des études [...]. Donc pour eux, pour mon père en tout cas, j'avais l'impression que les rôles étaient inversés parce que normalement c'est l'homme qui a quelque chose à dire à la maison, déjà [...] dans l'immigration le père perd un peu de son autorité parce qu'il ne sait pas lire [...] il a souvent recours aux fils [...]. Chez moi, à la maison, les rôles étaient inversés parce qu'il faisait appel à une fille et, des fois, je sais que ça posait des problèmes à mon père [...], ça le dérangeait de se rabaisser et de demander à une femme... enfin, il dépendait d'une femme et ça, ça le dérangeait. [...] Au départ, il a eu difficile à accepter ce changement qui se déroulait à la maison, le fait de devoir tout le temps faire appel à une fille, mais par la suite ça s'est bien passé parce qu'il a vu apparemment que le rendement était bon [...], je répondais à ses attentes, si tu veux, il a eu de plus en plus confiance en moi et j'ai l'impression qu'il m'estime énormément [...]. [J'ai pris] la place du garçon, de l'aîné [...] il y a eu vraiment un bouleversement". C'est ce bouleversement qui fait que finalement cette jeune femme obtient le soutien de son père alors qu'elle affirme avoir rencontré beaucoup plus d'obstacles avec sa mère.

Dans le deuxième cas de figure, ces jeunes femmes ont bénéficié d'une mobilisation et d'un investissement forts de leur mère. Il s'agit ici de mères dont l'expérience de vie les a contraintes à s'assumer seules (séparation, veuvage, attitude démissionnaire de leur mari...), expérience qui les a donc menées à insuffler à leurs filles la volonté d'être autonomes. Ainsi, une jeune femme, diplômée en journalisme, raconte que sa mère a tout fait dans la mesure de ses capacités pour que ses enfants réussissent à l'école: "Elle faisait tout pour qu'on réussisse, elle nous levait très tôt, comme toutes les mamans, elle nous bichonnait, elle nous habillait, elle nous achetait les meilleurs vêtements [...], enfin elle

nous a toujours dit "l'école, c'est tout" [...]. C'était tous les soirs: le cartable, le journal de classe, tout le train-train quoi, ce qu'avaient dit les profs, l'institutrice [...]. On pouvait pas regarder la télévision [...]. Du moment qu'on était en ordre [pour l'école], c'était l'important. [...]. Pour elle, ce qui compte d'abord, c'est ça. Il y a un truc qu'elle nous a toujours dit "C'est qu'il faut jamais compter sur personne et encore moins, pour une femme, compter sur un mari" [...] ma mère a aussi eu un parcours particulier avec mon père, elle fait difficilement confiance aux hommes." Cette mère transmet à sa fille la valeur des études en rapport avec sa propre expérience de femme. Et puis surtout, elle perçoit la réalisation d'études comme une opportunité à saisir: "Pour ma mère, ça a été une honte, entre guillemets [de n'avoir pas fait d'études] et, en dehors de la honte, un dû, dans le sens où en Europe, ici, tout t'est donné, et ne pas étudier c'est un peu stupide, et elle n'aurait pas voulu que ses enfants n'étudient pas [...]. Pour ma mère, ça aurait été ridicule d'avoir des enfants ici en Europe qui n'aient pas étudié."

Dans le troisième cas de figure, ces filles ont eu affaire à des parents qu'on pourrait qualifier de conservateurs, qui n'ont accordé aucun soutien à la scolarité de leurs filles. Ici, les projets parentaux sont orientés soit vers un retour rapide au pays, soit vers le mariage de leurs filles (seule réalisation attendue de la femme). Ainsi, une jeune femme a appuyé ses projets scolaires sur l'islam, arguant du fait qu'il n'y a pas d'interdit religieux concernant la scolarité des filles et affichant un comportement irréprochable (port du foulard, prières, mariage pendant ses études avec un musulman, suivi rapidement de la naissance d'un enfant...). Cette dernière m'explique donc qu'elle a développé ses projets scolaires à l'encontre des souhaits de ses parents: "Pour moi, les études avaient beaucoup d'importance, parce qu'en fait c'était une forme d'indépendance [...]. Quant à mes parents, ils n'en ont jamais vu l'utilité parce qu'un jour j'allais me marier et je devais dépendre de mon mari." Face à des parents très croyants, cette jeune femme a utilisé un instrument de poids pour appuyer sa décision de poursuivre ses études, l'islam: "J'ai juste utilisé la religion avec vraiment toute vigueur, j'ai vraiment insisté sur le fait qu'il n'y avait personne qui pouvait m'empêcher de faire des études parce qu'il n'y a aucun texte de loi qui dit que la femme n'a pas le droit de faire des études, au contraire c'est elle qui doit élever ses enfants, qui doit avoir des connaissances, qui doit gérer son ménage et donc elle doit avoir une culture minimum, elle a un droit à l'intelligence comme tout le monde." Ce père accepte finalement le choix de sa fille parce qu'il ne constitue pas une infraction par rapport à l'islam, référence première pour lui.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsque les parents ont refusé d'investir dans la scolarité de leurs filles, c'est parce qu'ils percevaient dès le départ la contradiction entre la poursuite d'études et le maintien d'un certain statut de la femme: ils ont refusé les projets scolaires de leurs filles parce que ceux-ci étaient en contradiction avec le modèle féminin qu'ils projetaient pour elles.

Par contre, dans le cas où ces jeunes femmes ont obtenu un soutien dans leurs projets scolaires, celui-ci a finalement révélé l'existence d'un "choix

impossible” pour leurs parents (Sayad 1979). En fait, ces parents sont habités par un double projet inconciliable face au devenir de leurs enfants : d'un côté, ils souhaitent que leurs enfants deviennent comme des “Belges” (et réussissent scolairement, socialement et professionnellement) et, de l'autre, ils voudraient qu'ils demeurent des “Maghrébins” et conservent les traditions (mais en demeurant alors, pour leur malheur, des immigrés parmi les immigrés et comme les immigrés). Ce choix impossible est apparu clairement à travers l'injonction contradictoire émise par ces parents : d'un côté, ils demandaient à leurs filles de réussir leurs études, d'aller à l'université, de réussir professionnellement et, de l'autre, ils leur demandaient de ne pas oublier d'où elles venaient, leur culture, leur religion, ils leur demandaient d'agir en respectant le modèle “maghrébin” en ce qui concerne la sexualité, le mariage, la maternité, le respect des exigences parentales... Cependant, pour réussir leurs études et en raison de cette réussite, ces jeunes femmes sont apparues comme devant affronter la nécessité de faire des choix, choix qui les menaient à adhérer à des normes et des valeurs différentes de celles de leurs parents, valeurs relatives le plus souvent à leur vie en tant que femmes (vivre seule, faire un mariage mixte, etc.). Ainsi, les parents réalisaient a posteriori qu'ils avaient fait un choix impossible : investir dans la réussite scolaire de leurs filles, c'était leur permettre de devenir autres, de devenir des enfants dans lesquels ils ne se reconnaissaient plus entièrement. Au bout du compte, si ces parents sont fiers de la réussite de leurs filles, ils ont cependant dû en payer le prix : pour tous, l'éloignement culturel et social de leurs filles et, pour certains, la déception que leurs filles, en l'occurrence, ne soient pas leurs fils.

Ambivalences et contradictions de l'héritage

Le dépassement de la condition des parents entraîne toujours des rapports complexes et contradictoires entre enfants et parents, qu'il s'agisse ou non d'enfants d'immigrés. Cette situation est caractéristique des sociétés différenciées où domine la promotion scolaire en tant qu'instrument de mobilité sociale : la transmission familiale n'est plus automatique, elle est désormais soumise au verdict de l'institution scolaire. Le fils d'ouvrier ne sera plus nécessairement ouvrier si l'école sanctionne sa réussite. Bourdieu analyse cette situation à travers le thème des “contradictions de l'héritage” : pour réussir dans la vie, ou pour réaliser sa propre vie, le fils doit refuser l'héritage du père, devenir autre. Le sociologue écrit alors que le père ressent à l'égard de la réussite de son fils une ambivalence qu'il manifeste par cette injonction contradictoire : sois comme moi, fais comme moi, continue-moi et accepte l'héritage, mais dans le même temps sois différent, construis ta propre vie, vas-t-en pour réussir... Et cette ambivalence finit par toucher le fils lui-même :

“Le produit d'une telle injonction contradictoire est voué à l'ambivalence à l'égard de soi-même, et à la culpabilité, du fait que la réussite, en ce cas, est vraiment meurtre du père: coupable de trahir s'il réussit, coupable de décevoir, s'il échoue” (Bourdieu 1993, 715).

De même, dans l'immigration, le sentiment mitigé de réussite qui anime les parents n'épargne pas les filles elles-mêmes, elles sont conscientes du fossé qui les sépare désormais de leurs parents. Parfois, cela va jusqu'au sentiment d'avoir trahi ses parents ou d'avoir perverti leurs projets. C'est ce qu'a exprimé une autre jeune femme: “[Mon père...], c'est comme s'il avait été dupé, [...] il a misé sur moi et quelque part finalement même si j'ai fait ce qu'il avait envie au niveau études ou profession, à côté de ça, dans la vie, il trouve dommage que j'aie épousé moi le garçon que j'avais envie d'épouser [...] et puis qu'après, de toute façon, je ne revienne pas à sa loi à lui”.

Nous voyons donc que la valorisation de la réussite scolaire peut constituer le point de rencontre entre les aspirations des parents et celles de leurs filles. Ainsi, la plupart des jeunes femmes interrogées ont obtenu un soutien parental, mais ce soutien a révélé a posteriori que ces parents n'étaient pas nécessairement prêts à assumer les conséquences de la réussite de leurs filles à l'université. La divergence apparaît clairement dans la fonction attribuée à cette réussite. Si les parents y voient principalement un outil de promotion sociale, leurs filles y voient surtout un instrument d'émancipation, une manière d'acquérir certains savoirs ou simplement de se réaliser et d'être reconnues comme des individus autonomes et responsables. Deux remarques cependant. D'abord, la grande majorité de ces jeunes femmes s'inscrit dans des trajectoires scolaires sans échec. La poursuite d'études universitaires, dans ces conditions, leur est apparue comme un “cheminement normal”, semblable à celui de toute jeune femme qui aspire à faire des études. Ensuite, l'étude n'a pas été axée sur les contextes institutionnels et la question de la qualité des établissements scolaires qu'elles ont fréquentés n'a donc pas été développée. C'est une lacune de cette recherche mais elle correspond à un choix, celui de se concentrer sur les processus intrafamiliaux et intergénérationnels dans l'immigration qui mènent à la réussite scolaire.

Au bout du compte, les trajectoires de vie de ces jeunes femmes sont toutes apparues comme singulières, originales. Il est donc impossible et vain de conclure à un modèle “déterministe”, d'établir une liste de facteurs récurrents menant à la réussite universitaire. Nous avons cependant vu l'importance de considérer la mobilisation parentale autour du projet scolaire. Et puis, surtout, un point commun rassemble ces jeunes femmes, c'est l'importance de leur personnalité, laquelle leur a permis de modifier le cours de leur histoire et de mettre à mal les logiques de reproduction sociale. Non seulement la double logique de reproduction évoquée en début d'article, à savoir, premièrement, celle qui est liée à la domination de genre: filles de mères édu-

quées dans la “tradition arabo-musulmane”, elles sont devenues des femmes revendiquant une autonomie de corps et d'esprit. Deuxièmement, celle qui est liée à la domination socio-économique: filles d'immigrés économiques pour la plupart illettrés et appartenant à des catégories professionnelles souvent déclassées, elles ont accompli une ascension sociale par leur réussite universitaire. Mais ces jeunes femmes mettent surtout à mal cette logique de domination sociale fondée sur une injonction paradoxale qui, d'une part, les exhorte à s'assimiler à une identité sociale féminine attendue et qui, d'autre part, les enferme dans la logique de reproduction symbolique d'une identité “immigrée”. Ces filles d'immigrés tendent à refuser toute assignation identitaire et sont, tant bien que mal, à la recherche de nouvelles manières d'être femmes et filles d'immigrés, sans l'être (i.e. immigrées) pour autant, et c'est sans doute ce dernier aspect qui leur pose tant de difficultés. La fille d'immigrés n'est pas une immigrée, ni d'un point de vue culturel, ni d'un point de vue socio-économique, mais elle le reste encore trop souvent d'un point de vue symbolique à travers les représentations sociales dominantes qui tendent à les confiner à une identité stigmatisée.

Pour conclure, je laisserai la parole à cette jeune femme, fille d'immigrés algériens, dont les propos reflètent l'exaspération qu'elle ressent face à cette domination symbolique: “Je dirais [que je ne suis] ni belge, ni algérienne, non, mais finalement un peu comme les Noirs américains, c'est-à-dire autre chose [...]. [La deuxième génération] c'est une génération qui va avoir à construire autre chose [...]. Ça ne m'intéresse pas de savoir si je me sens plus algérienne ou si je me sens plus belge, [...] j'ai des affinités par rapport à certaines conceptions et pas d'autres. [...] pas mal de Belges me considèrent comme étant une Belge, ce que je refuse, [... il y a] cette espèce d'arrogance qui fait que dès qu'on a choisi une manière de vivre qui est autre, pour eux, on est tombé de l'autre côté, c'est-à-dire qu'on a épousé la culture occidentale [...] qui d'emblée est supérieure à l'autre.”

Bibliographie

- ABOU SADA G. & ZEROULOU Z. 1993 “L'insertion sociale et professionnelle des jeunes diplômés issus de l'immigration”, *Critique régionale. Cahiers de sociologie et d'économie régionales*, 19, 1993, 7-39
- BOURDIEU P. & PASSERON J.-C. 1964 *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit
- BOURDIEU P. 1966 “L'école conservatrice. Les inégalités devant l'école et devant la culture”, *Revue française de sociologie*, VII, 325-347
- BOURDIEU P. 1993 *La misère du monde*, Paris, Seuil
- BOUHDIBA A. 1975 *La sexualité en Islam*, Paris, PUF, collection Sociologie d'aujourd'hui
- CAMILLERI C. & VINSONNEAU G. 1996 *Psychologie et culture: concepts et méthodes*, Paris, Armand Colin

- FERRAROTTI F. 1983 *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Méridiens-Klincksieck
- GOFFMAN E. 1973 *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit
- GOFFMAN E. 1973 *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit
- GOFFMAN E. 1975 *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Paris, Les Éditions de Minuit
- GUENIF SOUILAMAS N. 2000 *Des "beurettes" aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset-Le Monde
- KAUFMANN J.-Cl. 1996 *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan
- LACOSTE-DUJARDIN C. 1992 *Yasmina et les autres de Nanterre et d'ailleurs. Filles de parents maghrébins en France*, Paris, La Découverte
- OUALI N. & REA A. 1994 "La scolarité des élèves d'origine étrangère: différenciation scolaire et discrimination ethnique", *Critique régionale. Cahiers de sociologie et d'économie régionales*, 21/22, 7-55
- PENEFF J. 1995 "Entretiens biographiques et rapports de classe", *Current Sociology*, 4, 54-59
- SAYAD A. 1977 "Les trois âges de l'émigration algérienne en France", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 15, 59-79
- SAYAD A. 1979 "Les enfants illégitimes", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 25, 61-81 (première partie) et 26-27, 117-132 (deuxième partie)
- SAYAD A. 1999 *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, (Préface de P. Bourdieu), Paris, Seuil
- STRAUSS A. 1992 *Miroirs et Masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié
- VALLET L.-A. 1996 Les élèves étrangers ou issus de l'immigration: les résultats du panel français dans une perspective comparative, in *Réussite scolaire et universitaire, égalité des chances et discriminations à l'embauche des jeunes issus de l'immigration*, Colloque européen, Université Paris 7-CNRS-Université Paris 8, URMIS (EP 72)
- VALLET L.-A. et CAILLE J.-P. 2000 La scolarité des enfants d'immigrés, in van ZANTEN A. (dir), *L'école. L'état des savoirs*, La découverte, 293-301
- VAN HAECHT A. 1990 *L'école à l'épreuve de la sociologie*, Bruxelles, De Boeck
- ZEHRAOUI A. 1996 "Processus différentiels d'intégration au sein des familles algériennes en France", *Revue française de sociologie*, XXVII-2, 237-261
- ZEROULOU Z. 1988 "La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une recherche en termes de mobilisation", *Revue française de sociologie*, XXIX-3, 447-470